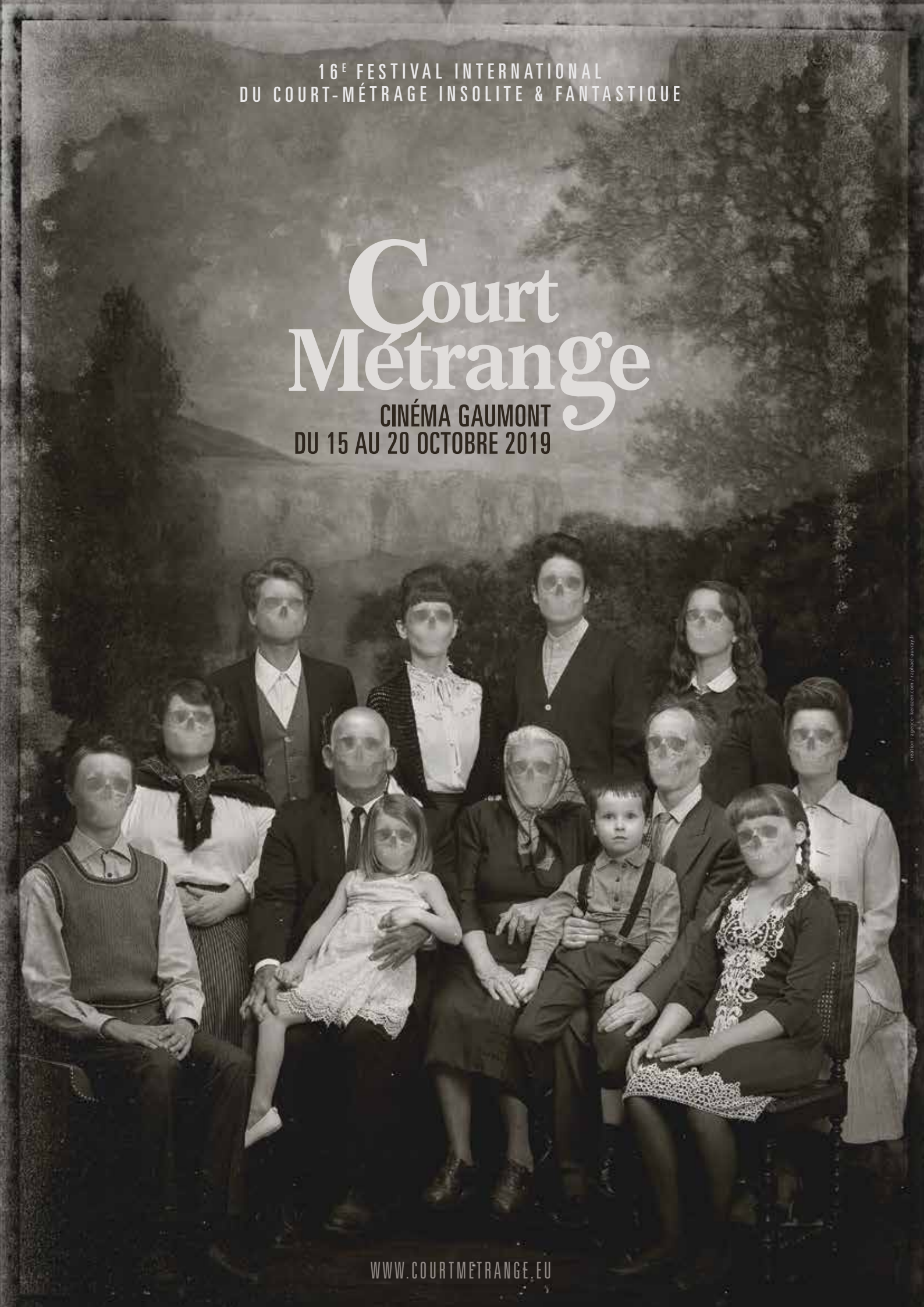
16E FESTIVAL INTERNATIONAL
DU COURT-MÉTRAGE INSOLITE & FANTASTIQUE

Court Métrange

CINÉMA GAUMONT
DU 15 AU 20 OCTOBRE 2019



WWW.COURTMETRANGE.EU

creation : agence- kerozen.com / raphael-auvray.fr

LA THÉMATIQUE 2019

Le fantôme
Hantises du passé et cinéma de l'invisible

Dossier réalisé par Steven Pravong en collaboration avec Cyrielle Dozières

Qu'on le veuille ou non, nous sommes imprégnés des récits de hantises et de fantômes qui abondent dans les traditions populaires mondiales. Les histoires mettant en scène esprits frappeurs, ectoplasmes, résidences privées ou publiques possédées (avec d'éventuelles ingérences démoniaques) ne varient guère d'un continent à l'autre. Qui que nous soyons et d'où que nous provenions, nous avons entendu parler de ces phénomènes : bruits de chaînes lugubres, suintements sanguinolents, lamentations sépulcrales, odeurs méphitiques, portes qui claquent, literies retournées, pendules détraquées, crucifix renversés et autres déplacements d'objets. S'il ne s'agissait que de perturbations de l'environnement domestique et de forces agissant mystérieusement sur la matière, les explications rationnelles ne manqueraient pas.

Mais que penser de ces témoignages affolés et universels qui rapportent l'apparition de dames blanches, de revenants promenant dans la lande leurs silhouettes pourrissantes, de défunts qui se matérialisent dans les miroirs et d'entités malveillantes qui se mouchent dans leur linceul comme des malpropres ? Qui n'a pas entendu parler de ces familles épouvantées qui fouillent le passé de leur belle demeure acquise à vil prix ? Et des parapsychologues qu'ils recrutent, formés à explorer l'éther métaphysique des lieux hantés?

Des balivernes, bien sûr. Des légendes. Des canulars enflés de superstitions douteuses et de craintes ridicules dont font leur miel les chaînes d'infos-spectacle et les vieilles dames à l'heure du thé. Des histoires, oui, mais qui exercent sur nous un étrange pouvoir attractif.

Des pulsions mystérieuses nous poussent presque honteusement à vouloir, à l'occasion, entrer en contact avec le monde des morts. Le spiritisme nous inspire les ridiculisations les plus acerbes et nous n'avons aucune envie de nous faire mystifier par des charlatans (y'en a qui mérite des coups de pieds occultes). Alors comment faire ?

Puisque le 21e siècle rationaliste écarte d'emblée les services d'un extralucide, de ses rituels et accessoires ésotériques, optons pour un stratagème mieux toléré. Celui de la fiction et d'un média associé (coïncidence, le terme n'est autre que le pluriel mal employé de médium) : cinéma, séries, littérature, récits dessinés et autres expressions artistiques. Une fois l'obscurité faite dans la salle, dans le salon ou dans nos propres cerveaux, nous voici soudain dotés de la capacité de dialoguer avec l'au-delà.

Abrités pour un temps sous le paravent de la fiction, nous cédons aux pouvoirs d'un imaginaire ancien et à des croyances symboliques refoulées. Pour un temps, nous sommes prêts à croire. Mais à quoi ? Et pourquoi nous réfugier dans cette dimension emplie d'émerveillement (rare) et de terreur (fréquente) ?

Notre qualité d'humain, créature déclarée perdante – depuis le premier souffle - dans ce combat engagé contre la mort, n'est pas étrangère à ce désir. Celui de pousser les portes de l'invisible et de résoudre le mystère de cette fin qui s'empare de tous sans discrimination.
Les outils de projection à la portée des vivants peuvent être l'art, la religion et la science. Mais dans ce domaine, cette dernière n'a - pour l'heure - que le talent de repousser un peu plus la confrontation ultime. Et si la technologie médicale actuelle est incapable de nous offrir des repérages sur cette rive inconnue, l'industrie de l'armement déploie des efforts constants d'innovation pour nous y envoyer (sans ticket de retour).

Devons-nous accorder foi aux personnes qui ont expérimenté une mort imminente et qui rapportent leur expérience de tunnel, de lumière et de ce soudain sentiment de plénitude ? La similitude des témoignages de cette population (4,5 millions d'individus rien qu'en France) pourrait nous y inviter. Et dans le même temps c'est cette (trop grande) similitude qui nous inspire une légitime méfiance.

Au prix d'efforts à consentir de notre vivant, la religion, née de l'idée même de finitude, nous rapproche plus sereinement de cette inconnue dans une perspective réconfortante (mais sans offrir de garantie ferme, convenons-en). D'ailleurs, la religion, par les ressorts narratifs de son action, tutoie l'art qui use de procédés similaires d'évocation. Sans grand doute, la Bible (pour ne citer qu'elle) est le premier, le plus célèbre des écrits fantastiques et la mort l'une de ses entrées lexicales fameuses (ce qui apparaît comme une ironie crevante puisqu'elle se présente normalement comme une sortie).

L'art, par ses privilèges et sa liberté d'expression, est un médium susceptible de donner forme à ce néant qui nous guette, à nous en offrir les contours fantasmatiques (en l'espèce, le terme est choisi à dessein). Il insuffle l'espoir d'une survivance dans l'au-delà et un prolongement cohérent à nos vicissitudes terrestres.

Cette condition remplie, nous sommes prêts à côtoyer momentanément ses pires ambassadeurs : ces « mal morts » frappés du sort qui les emprisonne dans un monde intermédiaire.
La figure errante du spectre captive. Par la transcendance de son état, il invite l'Homme à méditer sur son destin et à appréhender le temps qui s'égrène. Ce facteur inéluctable qui le relie intimement au fantôme.

Quand nous sommes seuls longtemps,
nous peuplons le vide de fantômes.
Guy de Maupassant (Le Horla)

Les écrits de toutes époques se sont emparés des légendes, superstitions et récits qui offrent une place de choix à ces figures éthérées. Dans l'enfer mythologique d'Hadès, Ulysse converse avec le fantôme de sa mère et rencontre d'autres défunts, non sans avoir accompli libations et incantations d'usage. Les Yureï sont légion dans les contes traditionnels japonais, ces Kaidan (qu'il est permis de traduire littéralement par « histoires de fantômes »). On retrouvera ces spectres vengeurs, caractérisés par leurs cheveux longs relâchés, scrupuleusement transposés dans les films d'Hideo Nakata.

Le père d'*Hamlet*, revenant d'entre les morts, mécontent qu'on lui ait versé du poison dans l'oreille, susurre à celle de son fils que Claudius (qui l'a remplacé sur le trône comme dans le lit de sa mère) est l'auteur de son assassinat. De quoi ébranler la quiétude trompeuse du royaume danois. Toujours chez William Shakespeare, le brave Banco, exécuté au motif qu'il est futur père d'une descendance de rois, viendra hanter le commanditaire du crime. Le coupable Macbeth, au terrain dépressif déjà épineux, en verra sa raison chanceler définitivement.
Chez l'espiègle Molière, le fantôme du Commandeur, sous l'apparence d'une inquiétante statue de pierre, entraînera le cynique et volage Dom Juan dans les enfers. La morale est sauve et l'impiété punie (du moins en apparence).

Après un orage gothique qui témoignait déjà d'un goût certain pour le macabre (marqué notamment par Frankenstein de Mary Shelley et Dracula de Bram Stoker), la littérature anglaise fantastique va connaître un puissant essor.

En Europe, par les changements sociétaux profonds qui s'opèrent, la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle oscillent entre enthousiasme et incertitude. Impressions de changements irrésistibles et nostalgie se mêlent. Un terrain fertile pour la littérature de l'imaginaire. Acoquiné à la vague Romantique, le Fantastique anglais établira les bases et imaginera les codes qui irriguent encore le genre actuel dans le monde entier. La figure anachronique du fantôme, presque rassurante (ambassadrice d'un passé où il fait bon se réfugier), confrontée aux vivants inquiets, va acquérir un statut privilégié dans la littérature fantastique mondiale et proliférer. Sous la plume de Dickens, Scrooge a maille à partir avec des esprits dans les Contes de Noël (A Christmas Carol) et a intérêt à revoir sa conduite morale. Le tour d'écrou (The Turn of the screw) de Henry James nous fait hésiter sur l'interprétation à faire de ce curieux récit à mi-chemin entre fantastique et sombre psychologie. Oscar Wilde s'y essaye aussi avec le Fantôme de Canterville et autres nouvelles (Lord Arthur Savile's Crime and Other Stories) mais use du registre parodique. Une combinaison maléfique de cartes conseillée par le spectre d'une comtesse coûtera cher à Hermann dans la Dame de Pique d'Alexandre Pouchkine. Chez Edgar Allan Poe, c'est le vaisseau tout entier où est embarqué le narrateur qui est fantôme et qui causera sa perte (Manuscrit trouvé dans une bouteille / MS. Found in a Bottle).

Prosper Mérimée ne fait pas mystère de ses (mauvaises) intentions en publiant Histoires de monstres et de revenants. Tout un programme. Victor Hugo, à l'inclination notoire pour le spiritisme, rédige un douloureux poème intitulé « Fantôme » dans Les Orientales. George Sand décrit Les Lavandières de la nuit comme de mauvaises femmes, condamnées à l'errance pour leurs actes infanticides. Théophile Gautier pose un étrange regard sur la féminité avec La Morte amoureuse, fantôme aux travers vampiriques. Le Horla, immatériel « rôdeur surnaturel », se révèle être le fantôme de la conscience du personnage principal chez Maupassant. N'allez pas croire que Émile Zola, porte-étendard du naturalisme, ne s'autorisait pas des récréations. La preuve écrite avec Angeline et la maison hantée.

Plus proches de nous, non content d'avoir dressé les cheveux sur la tête de ses lecteurs par l'apparition d'un canidé fantôme, jailli des enfers (le Chien des Baskerville / The Hound of the Baskervilles), Arthur Conan Doyle nous sert du revenant sur le plateau d'une banquise et de sinistres affaires dans La Mémoire de la mer. Edith Wharton n'a pas écrit que Le Temps de l'innocence. De son imagination jaillissent d'éprouvantes nouvelles où les spectres occupent une place prépondérante dans Kerfol, et autres histoires de fantômes. Daphné Du Maurier met à profit, elle aussi, ses séjours en Bretagne en rédigeant La Poupée, qui n'est autre que le brouillon de son succès littéraire futur : Rebecca, un drame passionnel aux atours surnaturels dans lequel un fantôme nuit au bonheur conjugal de son héroïne. Jean Ray, le plus fantastique des belges, nous régale de ses Histoires de fantômes immanquables où dans l'une d'elles un personnage perdra le goût de la choucroute (son plat préféré) dans des circonstances troublantes et cocasses.

La liste exhaustive des auteurs portés sur le genre fantomatique est impossible à établir. Parmi les contemporains et continuateurs, nous pouvons citer pêle-mêle : le grand Stephen King, Shirley Jackson, James Herbert, Hélène Frappat, Alison Lurie, Richard Matheson, Martin Hall, Laura Kasischke, Peter Straub, Roald Dahl, Lisa Tuttle, J.K. Rowling…

Comportements déplaisants

On le sait, les visites des trépassés s'accompagnent de désagréments qui nuisent à la santé psychologique de leurs victimes. Le spectre est porté sur le mauvais tour (infernal). Mais que veulent-ils donc ?

Ils harcèlent pour se venger ou pour réparer une faute (qui ne revient pas nécessairement à ceux qu'ils tourmentent). Ils hantent les coupables qui leur ont porté préjudice pour les pousser au suicide ou au crime. Ils s'amusent, à l'occasion, à investir les enveloppes corporelles des vivants pour les posséder un peu plus. Ou ils les soumettent à des hallucinations, créées par leur soin, pour les acculer à la folie. Parfois, tel un avertissement divin, l'apparition de ces âmes en peine revanchardes est à interpréter comme un intersigne létal (ce qui a le don de gâcher des vacances scrupuleusement planifiées).

Ces taquineries sont motivées par de très prosaïques préoccupations : ils sont en quête de repos éternel, ont été privés de sépultures, de sacrements chrétiens, ont péri de mort violente dans des circonstances non élucidées ou ont envie de poursuivre leurs activités favorites (tel le meurtre de masse) au-delà de leur temps terrestre. Plus rares sont les cas d'âmes perdues qui asticotent les vivants au seul motif qu'ils le sont.

Mais nous leur pardonnons car ils sont à la fois à notre ressemblance et les miroirs déformés de nos culpabilités. Les *insepulti* (les sans sépultures), les immaturi (morts avant l'heure) ou encore les biothanatoi (victimes de mort violente tels que les assassinés, les suppliciés et certains suicidés) nous en apprennent beaucoup. Car en nous épouvantant, ils cherchent à nous éveiller à la conscience réelle des abominations commises par les hommes. Les fantômes sont aussi porteurs d'un message de justice. Le Bien doit éclairer notre passage sur cette terre ou nous aurons maille à partir avec les officiers de l'au-delà.

Plus encore, si les fantômes existent, errant entre les rives de la vie et de la mort, effaçant les frontières entre elles, c'est qu'il y a un territoire plus souriant où nous poserons définitivement nos valises.

Bien sûr, tout dépend de nos croyances préliminaires à ce sujet.

Le festival Court Métrange, pour cette seizième édition, consacre sa thématique aux fantômes et (évidemment) ça va être mortel.

Cinéma : invisible, trace et spectralité

« Être hanté par un fantôme, c'est avoir la mémoire de ce qu'on n'a jamais vécu au présent. Est-ce qu'on demande à un fantôme s'il croit aux fantômes ?
Ici le fantôme, c'est moi. »

Tels sont les propos de Jacques Derrida (philosophe) dans son film-essai Ghost Dance.

Pour cette partie, mieux vaut laisser l'expertise d'Adolfo Vera (professeur, institut de philosophie, Université de Valparaiso) s'exprimer. Voici un extrait de sa thèse intitulée : Le cinéma, l'art de laisser revenir les fantômes. Une approche à partir de Jacques Derrida.
« On pourrait appliquer à une théorie politique du cinéma les acquis derridiens en ce qui concerne les rapports entre trace et spectralité. L'image est une trace : cela veut dire qu'elle est une inscription et qu'elle suppose donc une surface d'inscription qui est nécessairement technique. À partir de Derrida, nous observons qu'à la base de toute surface d'inscription il y a la répétition, le fort-da, et donc la pulsion de mort qui est aussi pulsion de hantise et de revenance : la temporalité propre à cette configuration est donc celle de la Nachträglichkeit. La question du document, et d'une image-document, et de ce fait de l'archive, est de cette façon posée.

Comment la définition d'une image en mouvement, et donc d'une trace en mouvement, affecterait-elle la définition de la spectralité (en tant que puissance de revenance) ? Comment cette définition impliquerait-t-elle aussi une redéfinition du témoignage ?

Pour compléter, citons Catherine Paoletti. Voici un extrait de l'analyse qu'elle effectue des propos de Jacques Derrida sur la question significative de la spectralité dans l'art cinématographique.

« Jacques Derrida pose l'équation suivant laquelle : cinéma + psychanalyse = science du fantôme. En 1892, Jules Verne avait déjà entrevu dans Le Château des Carpathes la possibilité d'un subtil dispositif d'illusion capable de conserver la voix et le mouvement, qui donnerait à croire à une apparition surnaturelle, mais qui était également un moyen de faire survivre l'être aimé disparu. « Le cinéma est un art de fantômachie, […] : c'est un art de laisser revenir les fantômes. » Si le cinéma est bien un dispositif technologique pour produire de l'illusion, en ce sens qu'il donne corps à la phantasia, à l'imagination et donc aux fantasmes en produisant des apparitions fantastiques, il instaure également une stratégie qui donne à voir en apparence des apparitions bien réelles, se différenciant en ce sens du dispositif holographique. Si le fantôme est « l'effet de mon inconscient dans la crypte d'un autre » (L'Oreille de l'autre), la psychanalyse en constitue effectivement la théorie, tandis que le cinéma, comme art de la revenance, du donner à voir les fantômes, en constitue la pratique. »

Dès qu'il eut franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre
Nosferatu, une symphonie fantastique
(Friedrich W. MURNAU.1922)

Le cinéma, on s'en doute, porte une affection particulière à nos chers revenants. Ce qui apparaît, au regard de ses spécificités, bien (sûr) naturel : qui, mieux que lui, est susceptible de nous faire croire à l'impossible, à l'extraordinaire ?

Sans entrer dans les considérations sophistiquées de Jacques Derrida qui interroge la dimension spectrale de l'appareil cinématographique (page précédente), on peut citer l'institut d'Aix-en-Provence qui consacra quelques soirées sur le sujet et qui pose cette question (inspirée par les réflexions du philosophe) : le cinéma n'est-il pas, par essence, l'art qui fait revenir les morts ?

Indiscutablement. Que son propos soit fantastique ou non, le cinéma n'a pas que le luxe de perpétuer les récits et personnages du patrimoine fictionnel, au mépris de toute considération temporelle. Il rend souffle et vie aux acteurs décédés qui y ont apporté leur concours et offre une immortalité non moindre aux réalisateurs qui les ont filmés.

Renouer avec les disparus fameux n'impose pas de partir vers quelque destination spirituelle inconnue. Il n'y a qu'à se rendre dans une salle obscure ou presser la touche lecture de sa télécommande. Les fantômes viendront à notre rencontre.

Voici une liste de longs métrages - de facture très inégale- réunis thématiquement (et entrant parfois dans des catégories multiples).

FANTÔMES ET ROMANCES
Quand les fantômes subjuguent

L'aventure de Mme Muir
(The ghost and Mrs. Muir.)
Joseph L. MANKIEWICZ 1947

Lucie Muir, jeune et ravissante veuve, s'installe avec sa fille dans le cottage « Les Goélands », fuyant sa détestable belle-sœur et sa belle-mère larmoyante. L'endroit lui est fortement déconseillé. Il est réputé être hanté par son ancien propriétaire : un marin au long cours, peu commode, dénommé Daniel Gregg (sans parenté avec James Bond). Mais Lucie Muir s'éprend instantanément de la vieille bâtisse, mystérieusement attirée par son charme insolite. Après quelques frayeurs, elle va nouer une relation unique avec le fantôme bourru du séduisant capitaine Gregg…

L'œuvre de Mankiewicz est un bijou de romance et de poésie fantastique magnifiquement mis en images. La photographie irréprochable caresse décors et personnages avec une sensualité diffuse dans une réalisation aussi rigoureuse qu'élégante. Gene Tierney, au plus fort de sa beauté, incarne un personnage plein de nuances, animé d'une volonté furieuse d'indépendance. Pour lui faire face, un Rex Harrison, en grande forme, campe un fantôme aussi tempétueux que tendre qui dédiera à Mme Muir l'une des plus belles déclarations d'amour de cinéma. Voici un contre-exemple marquant et éternel d'une histoire de fantômes tout public qui échappe à l'écueil de la mièvrerie grâce au talent de son réalisateur.

Le ciel peut attendre (Heaven can wait. Ernst LUBITSCH.

Pandora (Albert LEWIN. 1951)

Always (Steven SPIELBERG. 1989)

Crimson Peak (Guillermo DEL TORO. 2015)

Ghost (Jerry ZUCKER. 1990)

Fantôme d'amour (Fantasma d'amore. Dino RISI. 1981)

Truly, Madly, Deeply (Anthony MINGHELLA. 1990)

HANTISES
Quand les fantômes jouent les squatters

La maison du diable (The Haunting)
Robert WISE. 1963

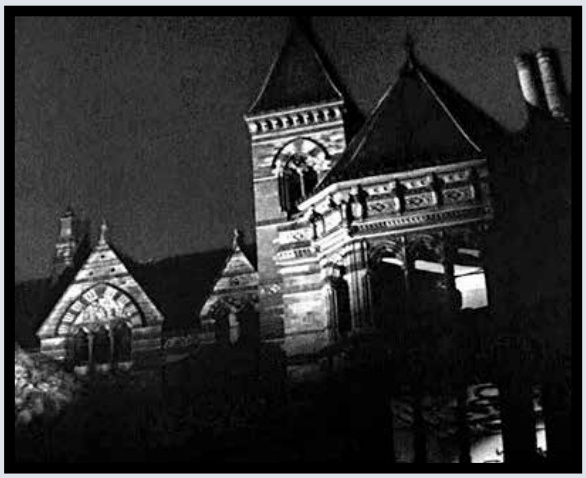
Le professeur Markway, anthropologue, convoque un groupe d'initiés afin de lui permettre d'établir scientifiquement le caractère hanté d'un manoir. « The Hill House » a un passé trouble, semé de morts violentes et inexpliquées. Parmi ces médiums, il y a notamment la fragile Eleonor Lance dont l'état psychologique ne va cesser de se dégrader au fil des expériences que la maison va leur faire endurer…

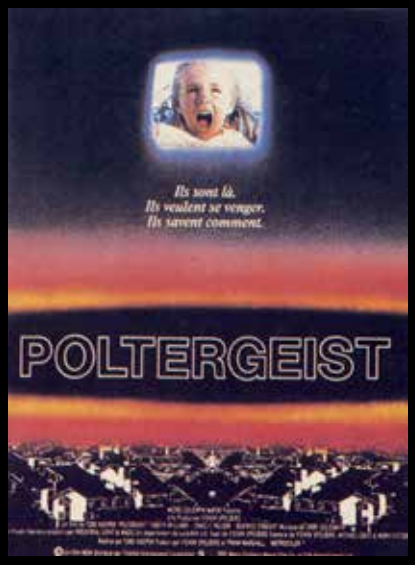
Robert Wise, nullement spécialisé (comme en témoigne sa filmographie), réalise l'une des œuvres majeures du genre. Le travail esthétique du film, qui s'approprie l'inspiration gothique du roman originel sans grotesquerie, imprègne chacun des plans, conférant une beauté effrayante au manoir. L'expression (usée jusqu'aux genoux) « la maison est un personnage à elle seule » trouve, par un bel effet anthropomorphique, sa pleine justification. Grâce à l'habile découpage de Wise, le lieu piège ses locataires et se joue d'eux comme une entité malveillante et agissante.

Subtil, Wise l'est avec une ténacité militante dans le traitement de son film, préférant une horreur hors-champ et un travail sonore proprement glaçants qui font de The Haunting un classique au pouvoir intact. Des qualités inaccessibles au réalisateur Jan De Bont qui en donnera un remake navrant qu'il convient d'éviter.

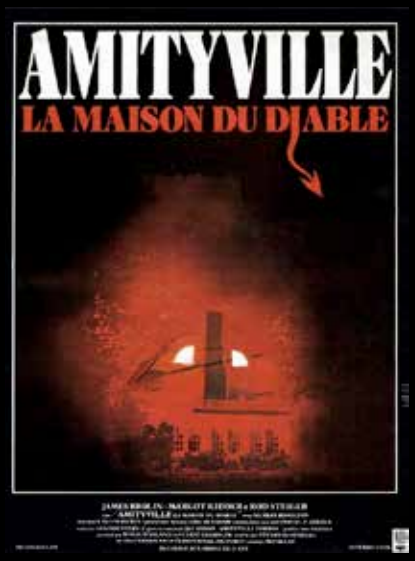
La distribution, à l'aune de la perfection du film, offre l'une des prestations les plus remarquables de Julie Harris (Eleonor Lance). L'ensorceleuse et jolie Claire Bloom (Theo) incarne l'un des premiers personnages lesbiens vus dans pareille production. Une ruse dans la caractérisation qui n'apparaît qu'avec l'attention requise et qui a échappé (sans nul doute) aux décideurs hollywoodiens. Côté masculin, on trouve Russ Tamblin (incarnant Luke Sanderson bien avant d'être le facétieux Dr Jacoby de la série Twin Peaks), rare présence apaisante de ce récit qui nous met graduellement sur les nerfs.

Et pour l'anecdote, le talentueux Richard Johnson, acteur anglais à l'impressionnante filmographie, enfilera de nouveau une blouse scientifique seize ans plus tard dans L'enfer des Zombies de Lucio Fulci.



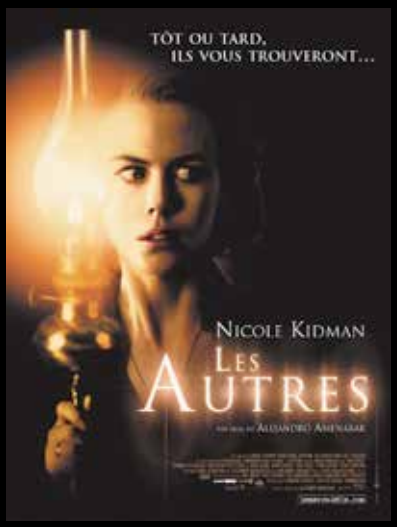


Poltergeist (Tobe HOOPER. 1982)



Amityville, la maison du diable (The Amityville horror. Stuart ROSENBERG. 1979

The Shining (Stanley KUBRICK. 1980)



Les Autres (The Others. Alejandro AMENABAR. 2001)

Apparences (What lies beneath. Robert ZEMECKIS. 2000)

Dark Water (Hideo NAKATA. 2002)

La Dame en noir (The Woman in Black. James WATKINS. 2012)

Saint-Ange (Pascal LAUGIER. 2004)

L'orphelinat (El Orfanato. Juan Antonio BAYONA. 2007)

The Grudge (Takashi SHIMIZU. 2004)

Conjuring, les dossiers Warren (James WAN. 2013)

MÉFAITS RÉELS
Quand les fantômes font les faits divers

Amityville, la maison du diable (The Amityville horror)
Stuart ROSENBERG. 1979

Les Lutz emménagent avec leurs enfants dans une ravissante demeure. Elle a été acquise à un prix avantageux au motif qu'elle a été le théâtre d'un massacre. Quelques années plus tôt, le fils aîné de la famille qui y résidait n'a rien trouvé de mieux à faire que d'en dessouder chacun des membres (pour sa défense, des voix démoniaques avaient passé commande). Les Lutz préfèrent ignorer cet épisode morbide et mal leur en prendra : des évènements démonologiques et des manifestations de hantise perturberont grandement leur tranquillité. Au vingt-huitième jour, les forces infernales se déchaînent et poussent les Lutz à quitter précipitamment la maison, sains et saufs, mais un peu perturbés.

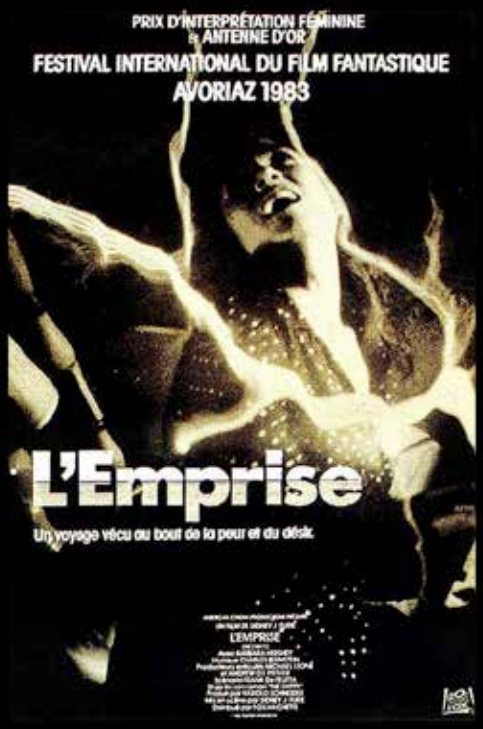
En dépit d'une parenté de titres, le film de Stuart Rosenberg ne présente aucun lien avec le chef-d'œuvre de Wise (la maison du diable, dans les deux cas, témoigne de libertés prises –jusqu'à l'absurde- dans ce domaine).

Faire figurer The Amityville Horror dans cette présentation se justifie surtout par son succès public historique. Depuis The Exorcist de William Friedkin (1973) et The Omen de Richard Donner (1976), le démoniaque garantit les entrées (d'où l'idée française de glisser au chausse-pied l'ange déchu dans le titre).

Porté par une campagne marketing poids-lourd qui inonde télévision(s) et radio(s), le film de Rosenberg accède à une audience planétaire en dépit de critiques dédaigneuses. Il témoigne aussi de la passion que manifeste le grand public pour des récits horrifiques inspirés d'événements supposément réels.

Malgré une séquence introductive notable (la visite des lieux mise en parallèle avec les meurtres qui s'y sont déroulés) et une interprétation honorable de James Brolin et de la regrettée Margot Kidder, l'inconsistance de la réalisation de Rosenberg n'en fera qu'une récréation distrayante aux atours de production télévisée copieusement financée.

Des suites navrantes (19 films dont la plupart sont destinés à la télévision et au marché vidéo) et un remake oubliable seront produits mais ne rencontreront qu'un public réduit et peu convaincu.



L'Emprise (The Entity. Sydney J. FURIE. 1982)

American Haunting (Courtney SOLOMON. 2006)

Le dernier rite (The Haunting in Connecticut. Peter CORNWELL. 2009)

Amytiville, the awakening (Franck KHALFOUN. 2017)

Conjuring 2, le cas Enfield (James WAN. 2016)

La Malédiction de Winchester (M., P. SPIERING. 2018)

FANTÔMES ET FOLIE
Quand le fantôme hante la psyché

Le Locataire
(The Tenant)
Roman POLANSKI. 1976

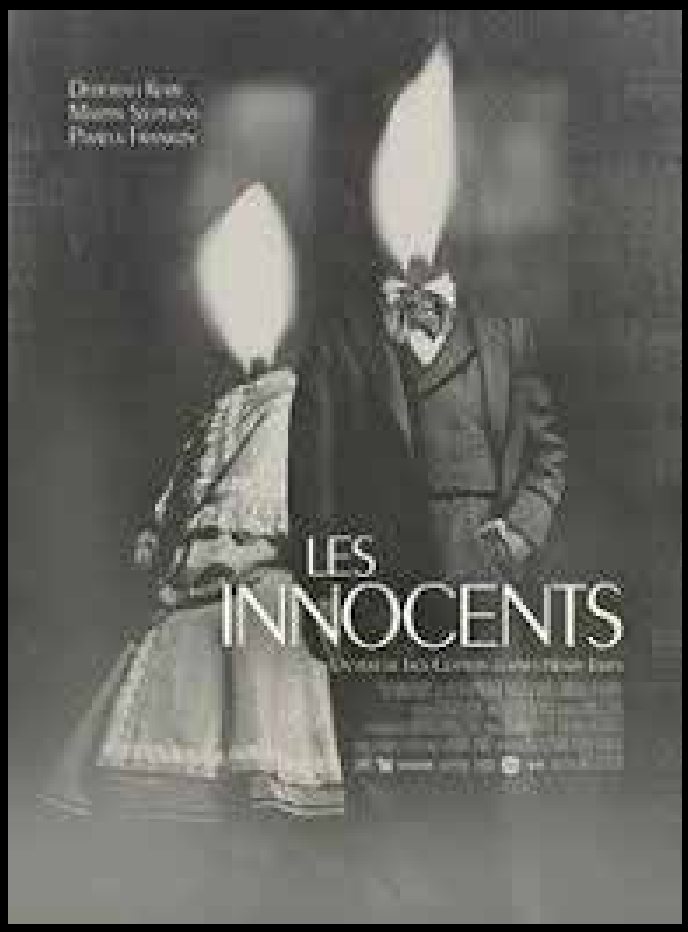
Paris. Les années 70. Trelkovsky, est un jeune homme effacé et gauche. Son inconfort est renforcé par sa situation de juif polonais, fraîchement naturalisé, qui peine à trouver sa juste place dans la société. Un modeste appartement à louer dans un quartier tranquille et bourgeois l'attire. La visite de l'endroit s'effectue sous la désagréable surveillance d'une concierge peu amène. Elle ne se déride qu'au moment de lui annoncer que l'appartement s'est libéré suite au suicide de la précédente locataire : une jeune femme solitaire qui s'est jetée par la fenêtre.

Trelkovsky emménage malgré tout. Mais après l'euphorie suscitée par l'idée de disposer enfin d'un domicile, une succession d'événements insolites le confine dans un mal-être grandissant. Etat auquel semblent contribuer tous ceux qu'il côtoie, habités par un secret désir de lui nuire –voire de le pousser au pire -. Le fantôme de Simone Choule, l'ancienne locataire, s'accommode peut-être mal de sa présence...

Pour en savoir plus sur ce film, nous vous renvoyons à la très bonne analyse que le site Courte Focale lui consacre et dont voici un extrait :

« Le plus stupéfiant, c'est que Polanski n'a besoin de presque rien pour susciter un large traumatisme chez son audience. Ce qui survient au cœur du cadre pour susciter le malaise n'est en rien une suite de fulgurances explicites, mais de simples détails du quotidien qui, cadrés sous un certain angle ou au travers d'une stylisation malicieuse, deviennent source d'une vraie terreur. D'une certaine manière, on peut presque considérer Le locataire comme un film calme, étrangement diurne et banal, marqué durant sa première heure par une mise en scène relativement économe et dénuée de tout effet de style. Outre les regards bizarres des acteurs et leur simple mise en espace au sein du cadre, la musique insolite et lancinante de Philippe Sarde en est un vecteur de premier choix : en effet, le compositeur aura pris ici le choix payant d'utiliser le glassharmonica, assemblage d'une large série de verres d'eau que l'on frotte avec des doigts mouillés, ce qui émet alors un son très particulier qui, dans le cas du Locataire, suffit amplement à donner la chair de poule. »

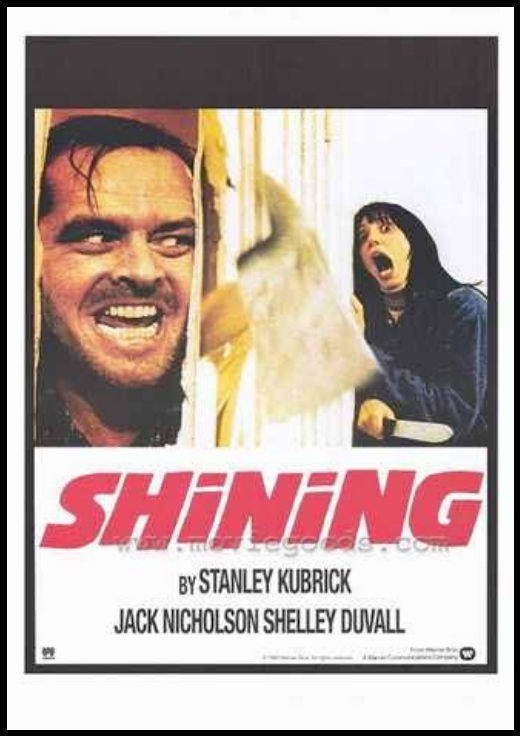
Guillaume GAS
http://www.courte-focale.fr/cinema/analyses/le-locataire-roman-polanski-1976/



Les innocents (The Innocents. Jack CLAYTON. 1961)

Fantôme d'amour (Fantasma d'amore. Dino RISI. 1981)

L'échine du diable (Guillermo DEL TORO. 2015)



The Shining (Stanley KUBRICK. 1980)

POIL AUX FANTÔMES
Quand le fantôme fait rire

Ghosbusters
Ivan REITMAN. 1984

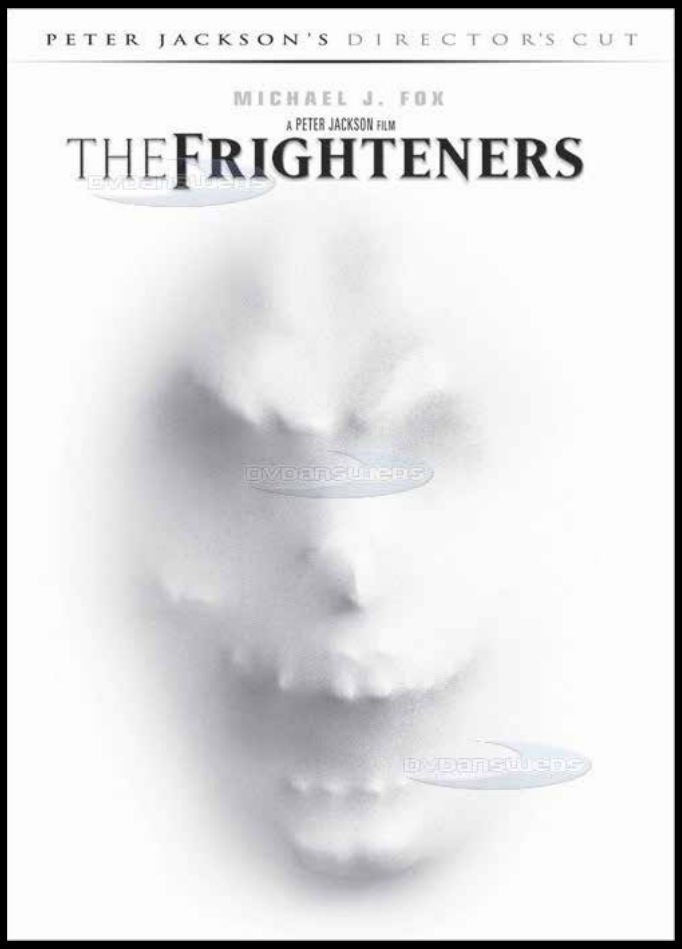
Trois parapsychologues excentriques, Peter, Raymond et Egon, perdent sans préavis leur poste de chercheur à l'université de New York. Ils fondent alors l'agence « S.O.S. Fantômes », spécialisée dans la traque des spectres. Les appels téléphoniques se multiplient. New York semble submergée par une foule d'ectoplasmes plus ou moins agressifs. Rapidement, Egon met au point un système permettant de capturer les fantômes, de les enfermer dans de petits conteneurs et de les empiler dans la cave. Un jour, Peter est sollicité par une envoûtante jeune femme, Dana, qui lui demande de débarrasser son réfrigérateur du fantôme qui y prend le frais. Arrivé à l'improviste, Peter découvre avec horreur et stupéfaction que Dana est possédée par Gozer, un esprit maléfique qui veut assujettir le monde...

Le commentaire du site Abus de Ciné :

« SOS Fantômes», né de l'esprit de Dan Aykroyd (qui joue ray dans le film), est avant tout un film de potes du mythique show Saturday Night Live (Dan Akroyd, Bill Murray et Ivan Reitman). Qui dit SNL dit forcément comédie, mais agrémentée de petits instants d'épouvantes, puisqu'il s'agit de l'histoire de trois chercheurs de facs se retrouvant à la rue suite à la rupture des subventions de leurs recherches infructueuses sur l'existence d'ectoplasmes qui décident de monter un business de chasseurs de fantômes à New York. Ils enquêteront sur le cas de Dana (la charmante Sigourney Weaver) se sentant menacée par son frigo. La dose entre humour, second degré et horreur est juste parfaite. «SOS fantômes» sort aux Etats Unis et reste au top du box-office des semaines durant malgré une rude concurrence («Indiana Jones» ou «Les Gremlins») et reçoit bien sur un accueil triomphant à New York, ville dont le film fait l'éloge avec cette phrase finale du quatrième Ghostbuster qui s'exclame «J'adore cette ville» juste après avoir explosé la gueule d'un bibendum en Marshmallow sur le toit d'un immeuble. 30 ans plus tard, on en parle encore et son charme fait aisément oublier les quelques piètres effets spéciaux qui parsèment le film. »

Alexandre Romanazzi
http://www.abusdecine.com/article/zoom-sur-un-genre-de-sos-fantomes-a-enter-the-void-12-films-de-fantomes-cultes

Beetlejuice (Tim BURTON. 1988)



Fantômes contre fantômes (The frighteners. Peter JACKSON. 1996)

Casper (Brad SILBERLING, 1995)

Fantômes en fête (Scrooged, Richard DONNER 1988)

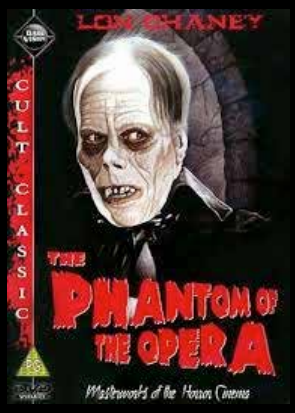
FANTÔMES ET PASSÉ DÉCOMPOSÉ
Quand l'Histoire fait remonter les fantômes à la surface

The Fog
John CARPENTER. 1980

La ville d'Antonio Bay s'apprête à célébrer le premier centenaire de sa fondation. Mais les habitants de ce paisible port de pêche semblent ignorer que leurs ancêtres étaient des écumeurs qui bâtirent leur cité grâce aux richesses pillées dans un navire en détresse dont ils provoquèrent le naufrage. Cent ans plus tard, les marins du vaisseau fantôme reviennent se venger, accompagnés d'un brouillard surnaturel.

Le commentaire des Inrockuptibles :

« Cette histoire fantastique à l'ancienne, placée sous le haut patronage d'Edgar Allan Poe, Val Lewton et Robert Louis Stevenson, est un des meilleurs films de John Carpenter. Le brouillard lumineux qui envahit régulièrement le cadre devient ici une métaphore astucieuse du fantastique selon Carpenter, un état intermédiaire entre le visible et l'invisible, une manifestation météorologique qui dissimule une essence maléfique. Le brouillard ne sert pas seulement à masquer l'avancée des spectres meurtriers, il symbolise également la mauvaise conscience de la collectivité. Le fog vient débarrasser les habitants de la culpabilité et des vilains secrets qu'ils n'ont pas voulu découvrir eux-mêmes. Carpenter se révèle un excellent disciple des poètes de la série B, capable d'instaurer une atmosphère fantastique à l'aide d'éléments aussi ténus que le vent, la nuit ou ce fameux fog, mais aussi de donner vie à des personnages en les dessinant à traits rapides, telles des esquisses. »



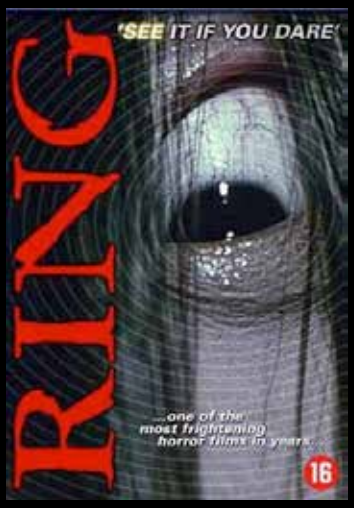
Le fantôme de l'opéra (Ruppert JULIAN. 1925)

La charrette fantôme (Julien DUVIVIER. 1939)

Le corps et le fouet (La Frusta corpo. Mario BAVA. 1960)

Histoires de fantômes chinois 1, 2, 3 (1987. 1990)

Simetierre (Mary LAMBERT. 1989)

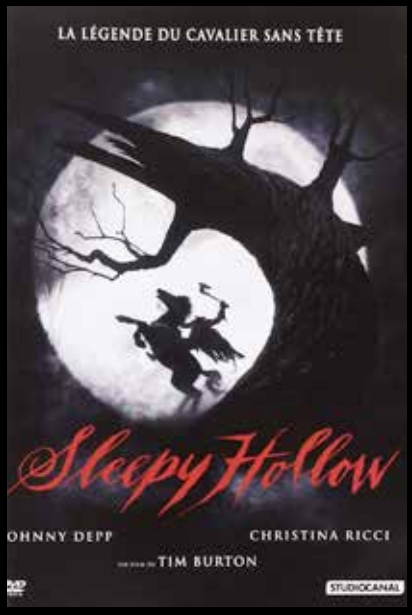


Ring (Hideo NAKATA. 1998)

Candyman (Bernard ROSE. 1992)

American Haunting (Courtney SOLOMON. 2006)

La Nonne (Corin HARDY. 2018)



Sleepy Hollow (Tim BURTON, 1999)

Le dernier rite (The Haunting in Connecticut. Peter CORNWELL. 2009)

L'échine du diable((Guillermo DEL TORO. 2015)

FANTÔMES, SCIENCES ET SCIENCES OCCULTES
Quand les vivants veulent en découdre

Poltergeist
Tobe HOOPER. 1982

L'heureuse famille Freeling mène une vie tranquille et prospère dans la petite ville de Cuesta Verde. Cependant, leur maison devient le théâtre d'étranges phénomènes quand des objets commencent à se déplacer et que le sol se met à trembler. Une nuit, la petite Carol Ann disparaît et se met à communiquer avec ses parents à travers la télévision. Les Freeling font alors appel à un parapsychologue.

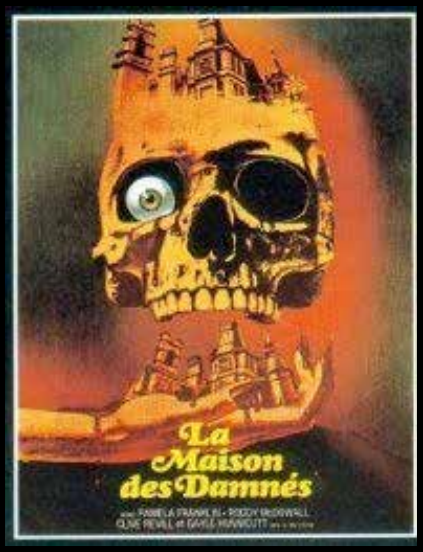
Extrait de la critique de Cinéma Choc :

« Une fois les inimitiés présentées, Steven Spielberg et Tobe Hooper happent littéralement le spectateur à la gorge. Le film contient de nombreuses séquences de frousse solidement troussées. Dommage, sur la forme, que le long-métrage soit (parfois...) aussi consensuel et familial. Encore une fois, le manque d'implication de Tobe Hooper se fait furieusement sentir. Son style glauque, abrupt et radical, mélangé aux roueries de Spielberg pour appâter le spectateur lambda, aurait pu conduire le film vers d'autres contrées encore plus cauchemardesques. Mais ne soyons pas trop sévères, on tient là un grand film d'épouvante ! »

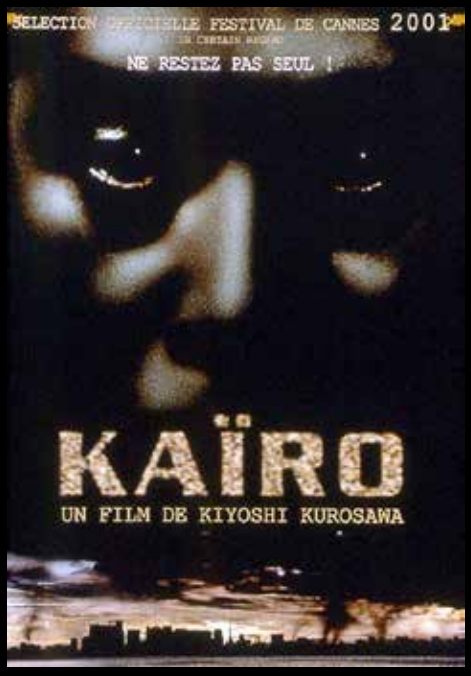
http://cinemachoc.canalblog.com/archives/2016/08/05/33589908.html

La maison du diable (The Haunting. Robert WISE. 1963)

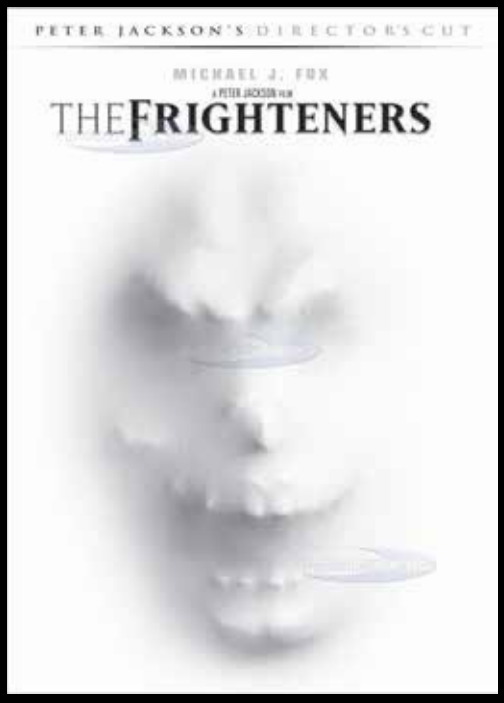
Le cercle infernal (Full Circle. Richard LONCRAINE. 1978)



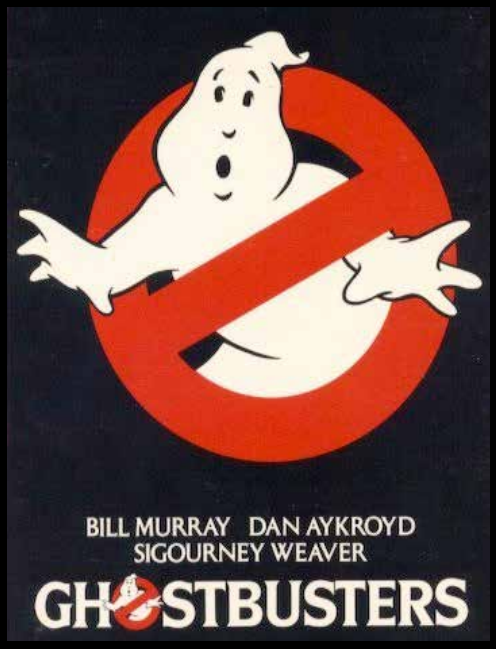
La Maison des damnés (The Legend of Hell House. John HOUGH. 1973)



Kaïro (Kiyoshi KUROSAWA. 2001



Fantômes contre fantômes (The frighteners. Peter JACKSON. 1996)



Ghosbusters (Ivan REITMAN. 1984)

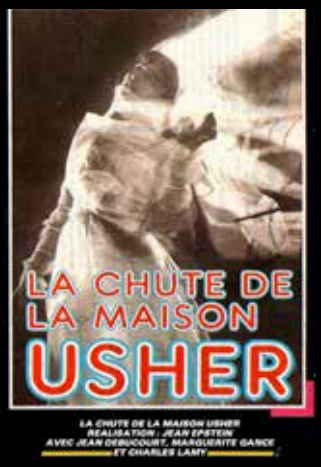
FANTÔMES ET REGRETS
Quand le fantôme est disparition plutôt qu'apparition

L'enfant du diable
The Changeling
Peter MEDAK 1980

Qui fait trembler les murs de la vieille demeure où John Russel (George C. Scott), compositeur et professeur de musique, est venu chercher refuge après la mort accidentelle de sa femme et de sa fille ? Qui est ce petit garçon dont le visage spectral flotte à la surface d'un baignoire mystérieusement remplie d'eau et dont la voix s'inscrit sur une bande magnétique pendant une séance de spiritisme ? Comment et pourquoi est-il mort ? Et contre qui réclame-t-il vengeance ?

La critique du journal Le Monde :

« C'est à ces questions que répond « l'Enfant du diable «, film de Peter Medak qui, malgré son titre (français), est plus proche d' « Amityville », voire de « Shining », que de « l'Exorciste «. L'astuce du scénario est d'avoir fait du fantôme qui tourmente Russel l'innocente victime d'un crime sordide, longtemps demeuré impuni, mais que ces appels venus d'outre-tombe vont contribuer à mettre en lumière. Le rationnel se mêlant ainsi à l'irrationnel, on y croirait presque. Peter Medak ne se prive pas pour autant de jouer avec nos nerfs. D'une boîte à musique, d'un fauteuil roulant, d'une feuille de papier qu'un médium couvre de signes fébriles, il tire de saisissants effets. A la surprise succède le trouble, à l'inquiétude, l'angoisse. C'est habile, efficace, jamais excessif. Dans un genre que n'épargne pas toujours le ridicule, une honorable réussite. »

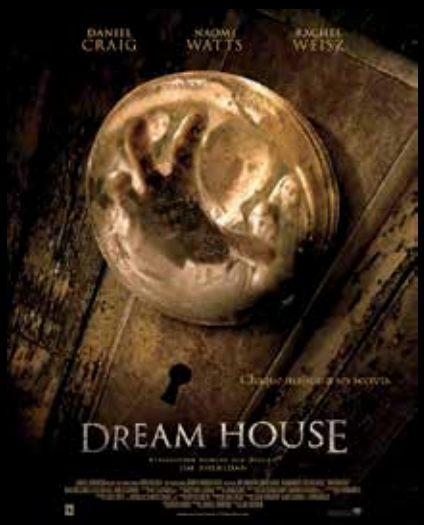


La chute de la maison Usher (Jean EPSTEIN. 1928)

L'aventure de Mme Muir (The ghost and Mrs Muir. Joseph L. MANKIEWICZ. 1947)

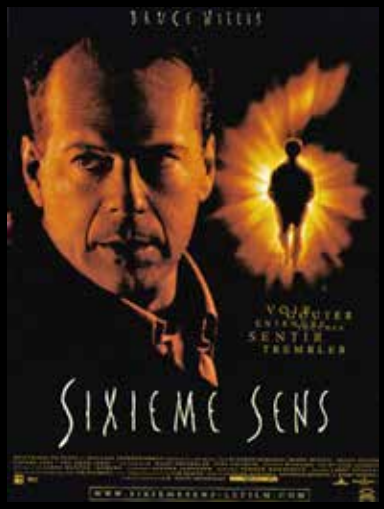
Ne vous retournez pas (Don't look now. Nicolas ROEG. 1973)

Apparences (What lies beneath. Robert ZEMECKIS. 2000)



Dreamhouse (Jim SHERIDAN. 2011)

Twisxt(Francis ford COPPOLA. 2012)



Sixième sens (The sixth sense. M. Night SHYAMALAN. 1999)

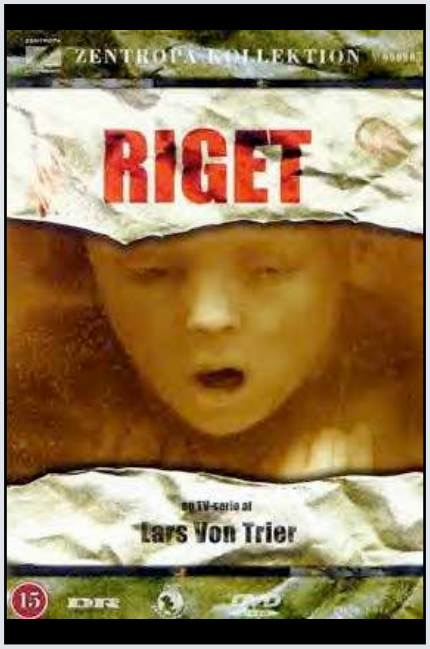
Le Projet Blair Witch (Daniel MYRICK / Eduardo SANCHEZ 1999)

Ghostland (Pascal LAUGIER 2018)

A Ghost Story (David LOWERY 2017)

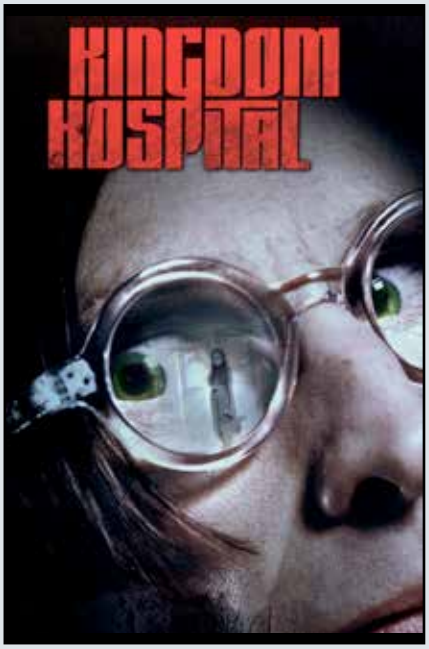
Les passagers (Passengers. Rodrigo GARCIA. 2008)

FANTÔMES EN SÉRIES



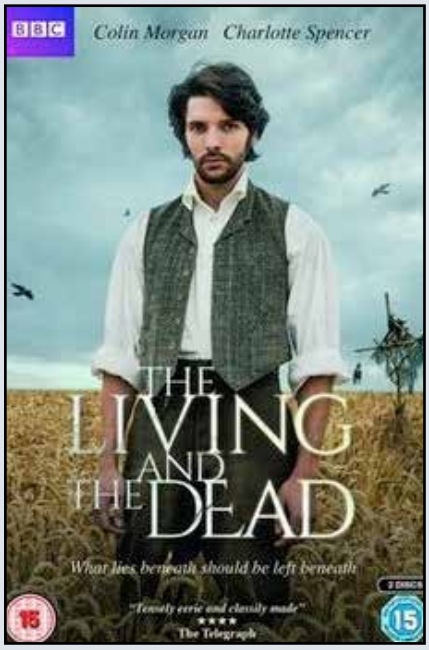
L'hôpital et ses fantômes (créé par Lars Van Trier, 1994)

American Horror Story (créé par Ryan Murphy, depuis 2011)



Kingdom Hospital (créé par Stephen King, 2004)

Les Revenants (créé par Fabrice Gobert, 2012)



The Living and the dead (créé par Matthew Graham, 2016)

The Haunting of the Hill House (créé par Mike Flanagan, 2018)